

LA BOUCHE DE FER



MENSUEL CRITIQUE DU GROUPE ETUDE ET ACTION NEOSYNTHESISTE LIBERTAIRE

Numéro 3 – Mars – 2020

INTRODUCTION

La Bouche de fer est la revue du cercle d'Étude et d'Action Néosynthésiste Libertaire. Ce numéro abordera plusieurs sujets, sociétaux, politiques et informatifs. Mensuellement, cette revue aborde une variété de sujets, sociétaux, politiques, informatifs, ainsi que des commentaires sur l'actualité.

DANS CE NUMERO PG 10
L'ÊTRE DE LA BUREAUCRATIE :
Sur la logique perverse de la bureaucratie Par Gecko



EDITO

Pour un anarchisme moderne... (Épisode 3)

Il y a quelques semaines des camarades parlaient d'abandon mais les voilà repartis en campagne au soir du 49-3. Que de tergiversations militantes pour ensuite s'emporter contre une combine parlementaire des plus classiques. Mais voilà, c'est un conflit social et toutes les injustices et les incohérences du camp d'en face sont autant de prétextes à la lutte. Nous ne leur donnons pas tort là-dessus.

Sun Tzu ne cherchait pas à montrer comment gagner les batailles mais soulignait l'importance de la maîtrise de l'information et des manœuvres pour convaincre l'adversaire de sa défaite. Vous pouvez bien prendre un territoire, si ses habitants considèrent leur espace occupé et leur nation en guerre c'est peine perdue, il vous échappera un jour ou l'autre. Pour les luttes sociales c'est pareil. Transformer les concessions en « acquis », changer des heurts en barricades consistantes, c'est imposer dans l'espace public sa lecture de l'événement, prendre le contrôle du sens légitime.

Pour cela, il n'y a pas de stratégies parfaites ou de fins toutes faites. Ils ont beau jeu les analystes de déterminer a posteriori les causes des défaites, les ruses géniales et les erreurs décisives, de présenter tel stratagème comme un pivot et d'en faire l'apologie. La vérité est qu'au moment de l'action il n'y a que le brouillard. Il est facile après coup de condamner les mouvements spontanés qui paraissaient légers, insensés et irrésolus. Pourtant c'est eux qui ont révélé les fissures sur la façade de l'hégémonie.

Agir se fait toujours dans l'incertitude. Penser dans ce contexte, c'est accepter les erreurs, les indécisions et les ajustements. Voilà les cadres qui s'imposent à nous lors de la rédaction. Cette revue est avant tout un laboratoire.

Dans ce numéro, vous trouverez un article de Crabouibouif sur l'anarchisme au Chili, une réflexion d'Omnirath sur le déracinement post-industriel, un papier de Gecko sur la logique perverse de la bureaucratie, et enfin deux articles de Rosenklippe, une traduction de Dyer Lum et la suite de son introduction à la pensée économique anarchiste.

Bonne lecture et à vos méninges!

| TABLE DES MATIERES

| ACTUALITES

Le mouvement anarchiste mondial au Chili
Par Crabouibouif

4



| ARTICLES DES MEMBRES

«Fossé économique et déracinement social au 21^{ème} siècle» d'Omnirath

6

| HISTORIQUE

« Communal Anarchy », traduction par Rosenklippe

8

| POLITIQUE ET IDEOLOGIE

« L'ÊTRE DE LA BUREAUCRATIE »

par Gecko

10

Deuxième Partie : Le « premier anarchisme »

par Rosenklippe

13

| CONTACTS



Le mouvement anarchiste mondial au Chili

Par Crabouibouif

Les récents événements au Chili, Brésil et Colombie démontrent une contestation populaire au libéralisme au Sud des Amériques. Il ne fait aucun doute que l'anarchisme en est un acteur majeur. La réalisation de cet article, qui fait suite à celui sur les USA (voir numéro 2 de La Bouche de Fer), a été réalisée avec l'aide du témoignage de Roby, camarade Chilien, youtuber et militant anarchiste. Je le remercie donc pour son aide. Ce court article revient rapidement sur les facteurs d'évolution du mouvement anarchiste Chilien.



Le cas du Chili

Depuis 1 an de multiples manifestations de masse apparaissent au Chili, toujours plus violentes et radicales. Des militants de tous bords agissent activement contre le gouvernement en place et sont largement soutenus par le reste de la population (75% des Chiliens soutenaient le mouvement après 24 jours de manifestations). Parallèlement, une résistance anarchiste et communiste s'est évidemment formée. Là-bas le peuple indigène joue un rôle majeur dans l'organisation des manifestations et des combats. On verra sur le terrain l'usage intensif, par les manifestants, des feux d'artifice contre la police, utilisés comme des rockets. Le Chili avait déjà connu des émeutes anarchistes violentes en 2012, mais aujourd'hui une grande partie de la population s'y est joint.

Ainsi l'anarchisme reprend racine à l'arrière comme au-devant des récentes confrontations notamment à travers l'établissement de groupes de liaison et de coordination. Leurs actions récentes restent peu médiatisées et il est donc difficile d'y dégager quelque chose. Néanmoins cette contestation est clairement positive pour le mouvement anarchiste Chilien au regard du contexte historique du pays en lui-même qui a fait face à une dictature fasciste.

En ce qui concerne les acteurs actuels du mouvement anarchiste, il m'est difficile de faire ressortir des organisations en particulier. En 1973 des groupes tels que l'« Unique Center of Workers » - UCT (libertaire) créé en 1953 ou le « National Unitarian Movement of Workers » - MUNT (anarcho-syndicaliste) de 1950 sont dissous et réprimés en 1973 par le coup d'Etat et la dictature d'Augusto Pinochet (fasciste).

Depuis 1990, une multitude de groupes à travers le pays font irruption comme le FEL (Front of Libertarian Students) aux abords des manifestations, universités et centres sociaux. L'IWW, minoritaire, reste présent parce que le principal courant libertaire chilien du 21^{ème} siècle est plate-formiste et se développe de façon traditionnelle et habituelle, dans les universités.

De plus, on voit une tendance se dessiner au travers des récentes mobilisations, à l'image des US, le mouvement s'inscrit dans une démarche autonomiste. C'est-à-dire que des groupes sont formés spontanément, s'organisent en petit comité majoritairement sur les réseaux sociaux (facebook ou whatsapp) pour se rassembler et préparer les prochaines manifestations. Il est ainsi commun de tomber sur des « ACAB » tagués par-ci, par-là.

Par sa forme décentralisée et dispersée, le mouvement ne peut pas collaborer nationalement avec de grands groupes militants. En plus de cela les anarchistes font parfois face aux maoïstes, jeunesses et partis communistes lors de divers évènements. Considérés comme des « délinquants », les anarchistes n'ont aucun soutien médiatique et ont même été considéré comme des « criminels » au regard de la loi. La pression et la répression sont importantes et permettent aux opposants idéologiques de gagner du terrain.

Il est toutefois vrai que les récentes mobilisations rassemblent toutes sortes de militants de tous types de milieu. Il y est donc possible d'y voir drapeau noir, Chilien et Mapuche (peuple indigène).

Concernant les acteurs idéologiques du mouvement, ils seraient peut-être intéressants de jeter un œil au travail de Manuel Rojas, auteur, poète et journaliste. Toutefois de nombreux intellectuels ont soutenu le mouvement libertaire avant les années de dictature. Aujourd'hui il est difficile de faire un constat sur ce point.

Nous pouvons donc terminer par dire que le mouvement anarchiste chilien a tout à faire, comme dans beaucoup de pays d'Amérique Latine, les structures anarchiques établies dépendent grandement du contexte territorial. La force de frappe des manifestations est importante mais cela ne fera pas avancer la cause libertaire au niveau national, surtout si celle-ci ne s'inscrit pas dans une démarche syndicale et de prise en charge des moyens de production (via notamment l'autogestion). La population indigène reste toutefois favorable à l'idéal anarchiste dans un sens où les deux alliés méprisent avec une certaine harmonie l'Etat.



Fossé économique et déracinement social au 21^{ème} siècle

D'Omnirath

"Nul n'a la plus faible idée ni des buts ni des moyens de ce qu'on nomme encore par habitude l'action révolutionnaire. Quant au réformisme, le principe du moindre mal qui en constitue la base est certes éminemment raisonnable, si discrédité soit-il par la faute de ceux qui en ont fait usage jusqu'ici ; seulement, s'il n'a encore servi que de prétexte à capituler."

Simone Weil, 1934

Peu avant la Seconde Guerre mondiale Simone Weil dans ses *Réflexions sur les causes de la liberté* et de l'oppression sociale faisait déjà constat du *déracinement* des individus vis-à-vis de la production. Elle prend l'usine comme exemple. De par son pouvoir normatif, cette dernière ne cherche plus comme les systèmes de production préindustriels à contenir l'action de l'Homme mais contrôler son comportement. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Alors que l'organisation scientifique du travail échoue à faire apparaître un homme nouveau durant le XX^{ème} siècle, ses thèses se sont répandues dans l'ensemble des théories managériales.

capitalisme)³ il faut cependant distinguer la méfiance envers le Politique et la politisation. Les moins de 30 ans se sont emparés de nombreuses causes progressistes jusqu'alors déconsidérés et use d'un accès à l'information constant. Néanmoins cet engagement s'accompagne aussi d'un sentiment de résignation, d'isolement, de dépression (depuis 2013 on recense aux augmentations de 47% des épisodes dépressifs majeurs chez les 18-35 ans)⁴ des troubles en hausse nette depuis ces 20 dernières années de même qu'un fossé économique entre les générations grandissant depuis la Grande récession⁵. Ce sont tous des symptômes de ce déracinement.



La pénurie de main-d'œuvre hautement qualifiée¹ entraîne un milieu hautement compétitif, l'augmentation des inégalités et leurs acceptations par la majorité, le morcellement des activités professionnelles inhérentes aux sociétés de contrôle est poussé à son paroxysme via l'informatisation des rapports humains sans consultation de leur part. Résultat de politiques de management en partie hérités du cabinet McKinsey dans les années 1970² ayant conservé la division des tâches (portées par Stafford Beer) sans garder les retours dynamiques dans la structure hiérarchique.

Les conséquences de ces processus sont nombreuses, notre génération est ainsi particulièrement méfiante vis-à-vis du Politique et du capitalisme (51% des 18-29 ans sont opposés au

Souvent pointé du doigt les réseaux sociaux objet de distinction majeure entre les générations, il faut toutefois remarquer que l'isolement que nous connaissons n'est pas nouveau. En effet l'organisation même de la production dans des aires dédiées et centralisés (la dichotomie centre urbains/banlieues, province) est déjà l'un des principaux facteurs de l'exclusion géographique et sociale du précaire; à cela les réformistes ont tenté et tentent toujours de démocratiser l'accès aux transports en commun, un but noble et atteignable (les infrastructures sont en effet largement couvertes par des taxes comme la taxe patronale; l'augmentation de quelques points de ces dernières assureraient la gratuité totale du réseau de transport⁵). Mais ces projets sont malheureusement toujours écrasés par les logiques de *l'économie mixte**.

*Pourtant blâmer l'évolution des moyens de communication est une approche bien réductrice, elle n'est qu'un vecteur des mutations de la société du XXI^{ème}. Conséquemment on peut dire que la sphère d'influence sociétale augmente sur l'individu et non pour ce dernier. La connexion entre les individus par internet est une révolution comparable à l'électrification, ce nouveau plan d'Immanence** questionne notre rapport à la nation, à la production et à l'espace politique. Cependant et c'est le cœur de l'entreprise de la Silicon Valley que de cerner au mieux "ses" usagers, étant en possession d'un moyen de surveillance décentralisé pertinent autant pour le capitalisme d'État que les acteurs économiques en augmentant la consommation inhérente aux bulles de filtres.*

C'est l'atomisation de la société qui a permis à l'esclavage de perdurer de même que l'oppression des femmes ; et le capitalisme d'État s'emparent de ce procédé. De plus dans une société centrée sur la consommation de masse, l'être est par l'influence constante de la publicité ciblée poussé en dernière instance à idéaliser sa condition et la projection qu'il a de son environnement. L'évènement vécu par procuration qui n'a guère à envier *l'hyperréalité*

Comment de par ce constat s'inscrivant autant dans une organisation du Politique que dans les corps et les esprits peut ont métamorphosé l'inespoir d'une génération ?

C'est à la libre association, aux syndicats aux coopératives à l'agonistique politique (le consensus démocratique qui naît d'une adversité sous-jacente) que l'on doit la conquête des rares progrès sociaux

(*Simulacres et Simulation, 1981*) *** où le faux et la simulation prôné par l'entreprise capitaliste sur nos téléphones par la publicité par exemple devient l'essence même de l'existence. Or comment se satisfaire d'un monde où travail et abnégation pour soi ou pour l'État sont les maîtres mots. La souffrance qu'elle soit psychique ou physique fait partie des devoirs tacite du citoyen.

dans des contextes parfois plus durs encore. Notre siècle offre, évènement rare dans l'Histoire de nouveaux *plans* de subversion. Il est désormais temps pour la philosophie politique de fonder face aux continues épreuves du "capitalisme" une réponse, un lien entre la figure de l'intellectuel éclairé et le peuple engagé car même résigné il restera toujours la première force en présence.

*. Cohabitation entre le secteur public et le privé (typique du modèle économique européen depuis la fin de la guerre), le capitalisme d'état en est une application.

** . Les réseaux ne peuvent être pensés à l'extérieur de la société, malgré cela ils présentent des caractéristiques qui lui semble transcendant, il n'est pas à l'origine d'un nouvel espace du Politique mais une nouvelle et concrète instauration d'un espace de délibération.

***. Le concept de Baudrillard exprime une déconnexion entre le salarié et sa place dans le système, asséné par un ensemble permanent d'images, de codes et d'informations sa (entre le réel vécu et la fiction n'a plus alors de sens. De ce continuum émerge un ensemble de représentations propre à la société de consommation. En témoigne l'idéalisation des interactions sociales et de nos propres images sur les réseaux sociaux où chaque personnes devient un acteur normatif vers lequel nous cherchons tous à tendre consciemment ou non.

1.Dominic Rushe. 2019. « There's a war for people': strong jobs market belies a shortage of skilled workers» *The Guardian*

<https://www.theguardian.com/business/2019/sep/16/theres-a-war-for-people-strong-jobs-market-belies-a-shortage-of-skilled-workers>

1.Marc Lorient. Le(s) rapport(s) des jeunes au travail : Revue de littérature (2006-2016) . [Research Report] Rapports d'étude en ligne n°2017-02, INJEP CNRS. 2017, 100 p. fffalshs-01469875f

2. Daniel Markovits. 2020. «How McKinsey Destroyed the Middle Class » <https://www.theatlantic.com/ideas/archive/2020/02/how-mckinsey-destroyed-middle-class/605878/>

3. Pew research center.2011. « Little Change in Public's Response to 'Capitalism,' 'Socialism' » <https://www.people-press.org/2011/12/28/little-change-in-publics-response-to-capitalism-socialism/?src=prc-number>

3. Pew research center. 2019 « generation-z-looks-a-lot-like-millennials-on-key-social-and-political-issues. » <https://www.pewsocialtrends.org/2019/01/17/generation-z-looks-a-lot-like-millennials-on-key-social-and-political-issues/#gen-zers-and-millennials-share-views-on-politics-and-policy-large-generational-gaps-among-republicans>

4. BCBS Health Index. 2018 https://www.bcbs.com/sites/default/files/file-attachments/health-of-america-report/HoA_Major_Depression_Report.pdf

4. Fenaba R. Addo and Yiling Zhang. 2019 «The emerging millennial wealth gap» <https://www.newamerica.org/millennials/reports/emerging-millennial-wealth-gap/the-millennial-racial-wealth-gap/>

5. Guillaume GONTARD. 2019 Mission d'information «La gratuité totale des transports collectifs : fausse bonne idée ou révolution écologique et sociale des mobilités ?» .<http://www.senat.fr/rap/r18-744/r18-7442.html>

Communal Anarchy

1886

Traduit depuis l'anglais par Rosenklippe

Dyer D. Lum (1839-1893) était un anarchiste mutuelliste actif aux Etats-Unis principalement durant les années 1880. Ses idées politiques ont été qualifiées comme étant au croisement de l'individualisme des « anarchistes de Boston » (Benjamin Tucker, Lysander Spooner...) et de l'anarcho-syndicalisme, révolutionnaire voire insurrectionniste des « anarchistes de Chicago ».

Il développe ses idées dans leur plus grande étendue dans son ouvrage « The Economics of Anarchy : A study of the industrial Type » (1890). Compagnon pendant un temps de Voltairine de Cleyre, il a eu une influence certaine sur les idées de cette dernière. Proche des anarchistes exécutés à la suite de l'affaire de Haymarket Square, il a été décrit par l'historien Paul Avrich comme un « rebelle intransigeant ».

L'article qui suit a été publié dans le journal The Alarm en 1886.

...

Une distinction a été recherchée entre ce que l'on a dénommé « L'anarchisme mutuelliste » et l'anarchisme communiste, mais c'est une distinction que nous ne reconnaissons pas. L'anarchie, ou la cessation totale de la force gouvernementale, est le principe fondamental sur lequel nous basons tous nos arguments. Le communisme est une question d'administration dans le futur, et doit donc être subordonné et en accord avec les principes de l'anarchie et toutes ses déductions logiques. L'anarchie proclame la souveraineté de l'individu, l'abrogation de toutes les inégalités artificielles, et la fin de l'exercice de la coercition sur les minorités, même si cette minorité ne consiste qu'en un seul individu. Pour sécuriser cette fin, l'Anarchie demande l'abolition de l'Etat. Cela implique la destruction des privilèges actuellement en place et qui sont à l'origine de notre discord social. Abolir l'Etat, c'est détruire d'un coup le privilège exclusif. Avec la chute de sa justification et protection légale, la propriété cesse d'être une bête vorace et se transforme en un auxiliaire domestique utile à l'effort individuel. Le gouvernement n'existe que pour la protection des privilèges que ses lois confèrent à la propriété.

L'anarchie étant notre principe fondamental, aucun des schémas d'administration sociale que nous pourrions préconiser ne doivent y être contraires. En utilisant le mot communisme, par conséquent, nous n'entendons restreindre en rien les droits de l'individu. Mais pourquoi utiliser ce mot ? il pourrait être demandé. Pour cette raison : en parlant de l'individu, nous pensons que l'Anarchie est un principe suffisamment englobant ; mais en parlant de la société dans ses formes associatives, avec la formation de groupes à des fins de production et de distribution, nous préférons utiliser ce vieux terme, et, en l'associant au qualificatif « Anarchie », le sauver de l'abus dans lequel il est tombé.

Chaque rédacteur de *The Alarm* est responsable de ses propres articles, mais en leur dotant d'un espace éditorial, ils deviennent représentants des principes inculqués par ce journal. Nous déclarons par conséquent que *The Alarm* ne plaide en faveur de l'institution d'*aucun système* où le droit individuel pourrait être envahi. Nous demandons l'abolition de la sanction légale de la propriété, croyant que la destruction du privilège exclusif à la revendication de produits à des fins spéculatives laissera la propriété communale. Nous reconnaissons le droit de chacun de posséder le produit de son propre travail ; il peut fabriquer une machine s'il le souhaite et l'appeler sa « propriété privée » et personne ne peut s'y opposer, car sous l'anarchie communale, sa revendication n'entraînerait aucune atteinte aux droits des autres. Lorsque la revendication à la propriété n'a aucune sanction légale, elle devient inoffensive. En attaquant la propriété privée, nous combattons la légalisation du privilège. En utilisant le mot Etat, nous faisons référence à toute source présumée d'autorité et considérons le principe comme aussi efficace dans les Communes Sociales de l'avenir que dans la république politique actuelle.

En bref, le seul usage de la force, de quelque manière que ce soit, qu'un anarchiste puisse justifier est celui utilisé pour obtenir et défendre ses droits naturels en tant qu'individu. L'anarchie communale rejette tous les « droits divins » présumés sur l'autorité de l'homme sur l'homme, qu'elle soit revendiquée par un monarque, un prêtre ou la majorité du peuple. La destruction du privilège est notre seul objet.



L'ÊTRE DE LA BUREAUCRATIE

Par Gecko

« Quand une affaire est sur le tapis depuis longtemps, il peut se produire, même avant qu'on ait fini de tout peser, qu'elle se trouve liquidée à la vitesse de l'éclair par une décision fort juste en général mais arbitraire [...] personne ne peut jamais découvrir quel est le fonctionnaire qui a tranché la question ni les motifs qui l'y ont poussé. Seuls les services de contrôle arrivent à trouver cela, beaucoup plus tard [...] Ces décisions, comme je vous le disais, sont parfaites la plupart du temps. Le seul ennui c'est qu'en général on les apprend trop tard et que l'on continue à discuter passionnément sur des affaires réglées depuis longtemps. »

– Franz Kafka, *Le Château* (1926), 95-96¹ –

I. Qu'est-ce que la bureaucratie ?

La bureaucratie c'est le pouvoir des bureaux. Max Weber définit ainsi son idéal-type² : des individus au service d'une autorité unique dans le cadre d'obligations impersonnelles³, répartis dans une hiérarchie formelle⁴, affectés par contrat à une unique fonction, recrutés sur la base des compétences, rémunérés à échéances fixes selon un grade, ce qui inclut une carrière, contrôlés systématiquement et qui n'ont pas la propriété des moyens de production⁵. Le politique ordonne, un ministère planifie, un bureau décide de l'investissement, un secrétariat répartit la dépense, un service local fait les commandes, les résultats remontent, des ajustements sont faits et ainsi de suite. C'est un système impersonnel qui désindividualise le titulaire de l'ordre, un maillon dans la chaîne qui ne fait que sa mission.

L'existence d'une bureaucratie n'est pas intimement liée à celle d'une fonction publique. Elle naît du *besoin d'organiser* donc de déléguer des tâches de gestion à des personnes en-dehors de la production. La seigneurie banale en France, établie dans les campagnes, a dû se doter d'une armée de ministériaux (prévôts, sergents, maires...) pour assurer la levée des taxes. Elle naît aussi du *besoin de contrôler*. Le polyptique⁶ d'Irminon au IX^{ème} siècle permet à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés de faire l'inventaire de ses dépendances. Cet ouvrage de *rationalisation* nécessite une main d'œuvre qualifiée, capable de calculer, écrire et donc spécialiser et lever des taxes supplémentaires.

II. La planification d'État

L'exemple le plus caricatural est celui de l'Union soviétique. Le coup d'État d'octobre et la guerre civile laissent une société post-révolutionnaire exsangue au début des années 1920. Un « parti ouvrier » dirige un pays... vide d'ouvriers. Afin de ré-industrialiser, l'État s'appuie sur l'appareil du parti. Cette nouvelle bureaucratie s'autonomise de la société civile et tend à combler le vide laissé par la bourgeoisie : « *l'État devient sa propre base sociale.* »⁷

La Critique pérenne tergiversera toujours sur la terminologie pour avancer que la bureaucratie n'est pas une classe mais seulement une *couche sociale*⁸. Nous y reviendrons car la présente perspective suffit. Contrairement à un bourgeois, l'apparatchik ne dispose pas *individuellement* des moyens de production. Il est salarié et c'est sa seule source de revenus. S'il démissionne, il perd tout. Au contraire, si l'actuel yankee-en-chef se fait mettre à la porte, il ne perd pas son capital. La *propriété privée* est assez diffusée dans la société et tant qu'elle sera garantie, la bourgeoisie pourra dormir tranquille sans être contrainte à diriger par elle-même.

¹<http://ekldata.com/QAPtMO27HuI4V0hLEhOUd3sv0Nw/Kafka-Le-Chateau.pdf>

²*Économie et société t1 : Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, 2003(1921).

³Ils sont interchangeables dans leurs fonctions.

⁴Tout est écrit, le rôle de chacun est sur un bout de papier (même s'il reflète pas les rapports de pouvoir réels)

⁵Au départ ils n'ont qu'un « salaire » grâce à leur fonction.

⁶Registre de droits et de redevances écrit sur des tablettes ou des parchemins rattachés les unes aux autres.

⁷David Mandel. « Sur la nature de l'autoritarisme soviétique », *Critiques socialistes*, 1, automne 1986, pp. 87-99.

⁸Claude Lefort. « XII. Qu'est-ce que la bureaucratie ? », *Éléments d'une critique de la bureaucratie*, Genève, Librairie Droz, 1971, pp. 287-314.

De leur côté, les bureaucrates soviétiques disposent *collectivement* des moyens de production au nom de l'État. C'est pourquoi ils se sont acharnés jusqu'à obtenir lors de l'ère Brejnev le « *respect des cadres* » : postes à vie, patrimonialisation de la fonction, sécurité... Mais dans une économie qui tire sa légitimité du plein emploi, ils restent faibles dans la négociation avec les ouvriers donc à l'affût de la moindre opposition. Comprenez bien, sauf la répression rien ne les protège à la tête de l'État. Leur propre idéologie est une façade tout au plus, ils ne sont que tolérés.

III. La providence trahie

Chez nous, dans le monde libre, nous avons eu le droit à l'État-providence et au règne des grandes firmes au moins jusqu'aux années 1970. Après la guerre, il fallait former rapidement des administrateurs capables de participer à la reconstruction et de moderniser le pays (création de l'ENA et de SciencesPo⁹). Leur recrutement sur concours a notamment contribué à la montée d'une petite-bourgeoisie culturelle. Après leurs études, ils intègrent la haute-fonction publique mais aussi les grandes entreprises nationalisées. C'est la *technostructure*¹⁰ : « *un appareil collégial de décision qui regroupe dans les grandes entreprises tous les détenteurs d'un savoir spécialisé* »¹¹.

Avant les années 1980, elle appuyait l'hégémonie de la classe ouvrière. Ses syndicats négociaient aux côtés du prolétariat pour obtenir de meilleurs salaires et limiter le pouvoir des actionnaires. Le tournant du néolibéralisme peut donc être analysé comme un retournement d'une *technostructure* qui a prouvé sa compétence, s'est enrichie et détient désormais du capital. Elle fusionne avec une partie de la bourgeoisie dirigeante salariée et épouse sa façon de penser. C'est la naissance du prototype du manager.

On doit la considérer comme une classe sociale pour saisir cette rupture.

1) L'État se désengage de l'économie. La vie politique s'est *fonctionnarisée* et les experts, armés de la raison technoscientifique, règnent. Face à cette spécialisation, les politiques deviennent de simples exécutants. Le *pantouflage*¹² sert de catalyseur, diffusant la nouvelle doctrine des entreprises à la fonction publique.

2) La vieille bourgeoisie qui n'a pas suivi le mouvement se retrouve concurrencée par la montée en puissance de cette nouvelle classe. Elle se rétracte dans la réaction et déserte la firme.

3) La classe ouvrière trahie est marginalisée au sein du prolétariat. Sa propre machinerie syndicale tourne à vide et s'alourdit. Elle subit la débandade des acquis sociaux et les délocalisations sans broncher.

IV. La maladie du libéralisme

« *Cut the red tape ! Standards not structure !* »

Entendez-les quand ils parlent de dégraisser ! Ce serait drôle si on parvenait par généalogie méthodique à démontrer que c'est eux l'appendicite aiguë de notre monde !

Quand ils enjoignent à démonter l'appareil d'État et flexibiliser la firme, il ne s'agit pas de tuer la bureaucratie mais de l'étendre¹³. Ils ont délégué leur travail en nous jetant tous dans un océan de formulaires, de démarches administratives, de paperasses. À leur service, nous consignons chaque aspect de notre vie. Par contre ils en gardent le commandement. Justement, ce sont eux les plus efficaces.

Karl Polanyi¹⁴ démontrait que le marché autorégulateur est une invention du XIX^{ème} siècle. Pour le mettre en œuvre à grande échelle (en préservant les monopoles hein, on n'est pas chez Benjamin Tucker ici) il faut une bureaucratie

⁹La première est créée en 1945 et la seconde devient publique la même année.

¹⁰John Kenneth Galbraith. *Le Nouvel État industriel*, traduit par Jean-Louis Crémieux-Brilhac et Maurice Le Nan, Paris, Gallimard, 1967(1968).

¹¹Frédéric Teulon. *Vocabulaire économique*, Paris, Presse Universitaire de France, 1996, entrée 664.

¹²Quitter le service d'État pour aller dans le privé (et réciproquement), souvent dénoncé comme conflit d'intérêt.

¹³Béatrice Hibou. *La bureaucratiation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2012.

¹⁴*La Grande Transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps*, traduit par Maurice Angeno et Catherine Malamoud, Paris, Gallimard, 1983(1944).

colossale qui consigne chaque sursaut de la bourse, chaque signature de contrat, chaque mouvement spéculatif. Le temps *techonomique*¹⁵ demande une formidable logistique : le parasite ne forme qu'un avec le corps, il respire par son nez, pense par sa tête, vit par son cœur, marche par ses jambes...

En URSS, la bureaucratie ne pouvait obtenir ses privilèges que sous la forme d'abus de fonction. Son idéologie communiste contredisait cette corruption tout comme notre vieux républicanisme se retourne contre les moins précautionneux de nos dirigeants. Désormais, chacune de nos traces, nos relevés, notre idéologie gestionnaire bâtarde, notre rationalisme de chaumière... nous ligote à leur fantasmagorie. Nous sommes leur complice d'idéologie. Nous écrivons pour eux et nourrissons leur gigantesque inventaire. Il ne s'agit plus de l'argent qui s'abstrait de l'objet, devient marchandise et forme un monde à part. Maintenant c'est la bureaucratie qui dans un ample mouvement s'en va coloniser la noosphère. Nous sommes tous prisonniers de cette entreprise instrumentale démente.

V. Ouvertures

Même une association, la plus libertaire soit-elle, a besoin d'un minimum de gestion. Le courrier, le journal, les cotisations, les achats de banderoles, les factures du local... Ce sont les plus militants d'entre nous qui s'en chargent. Le temps passant, il arrive régulièrement que le service rendu devienne service « à conditions », que le poste devienne la rétribution militante. Les plus investis, les plus dogmatiques, les plus radicaux font carrière, prennent en main, monopolisent et finalement imposent leurs idées.

Une fois encore, seule une analyse fine des hiérarchies et de leurs productions permet de comprendre le processus. La pensée grossière ne voit pas au-delà du parasite et ne peut prévenir la contamination. Concevoir les hiérarchies c'est comprendre les rapports de grandeurs dans lesquels s'inscrit l'économie, les interactions qui font et défont les classes. Ainsi, et sans trop nous avancer, nous pouvons observer que la classe montante – et sans doute la plus révolutionnaires dans le paysage français – est celle des petits propriétaires de la périphérie. Notre petite-bourgeoisie culturelle se noie, sa vision est passéiste, ses lamentations pitoyables. Elle ressemble beaucoup à la vieille aristocratie. Toutes deux ont fini par perdre le monopole de la production légitime du *sens*. Sous peu, elle n'aura plus son mot à dire, sa propre critique sera le jouet d'autre, elle ne fera qu'entériner. Elle agonise et bientôt le système l'expulsera définitivement. Quel est alors le rôle de la critique des hiérarchies ? Ne pas tomber dans le piège tentant de la mélancolie ! Il faut se masquer et dévoiler les camouflages, s'enchaîner et dénoncer les entraves, produire, produire encore et toujours, jusqu'à la nausée !



¹⁵Nick Land. « Accélérer le capitalisme », Laurent de Sutter éd., *Accélération* ! Presses Universitaires de France, 2016, pp. 69-82. La technologie et l'économie sont des produits d'un choix de renonciation à l'origine de la rente, le capitaliste renonce au plaisir immédiat pour « mettre de côté » ou principe des « détours de production » de Böhm-Bawerk. L'augmentation du capital est un processus de maîtrise du temps.

Vers une cartographie de l'idée autogestionnaire

Deuxième Partie : Le « premier anarchisme » de Proudhon et des mutuellistes, ni communiste ni individualiste, et ses survivances jusqu'à aujourd'hui

Par Rosenklippe

II.

Nous avons vu dans le dernier numéro qu'il était possible de présenter l'anarchisme comme une idée tiraillée entre deux forces contradictoires : la volonté de réaliser l'égalité la plus optimale entre tous les membres de la société d'un côté, en supprimant les sources structurelles d'inégalité, et de l'autre le désir de donner à l'individu le degré le plus avancé de liberté, en supprimant l'autorité.

Cependant, dans les faits, l'origine de l'anarchisme ne tire pas tellement ses sources de l'un ou de l'autre de ces extrêmes. Si l'on cite parfois le communisme utopique (que l'on pourrait rapprocher du *communisme pur* que nous avons décrit dans le dernier article) ou l'« égoïsme » du philosophe individualiste allemand Max Stirner (que l'on pourrait rapprocher de *l'individualisme pur* que nous avons décrit) comme précurseurs de l'anarchisme, dans les faits, le premier anarchisme se place sans doute vers le milieu, alternativement comme combinaison ou rejet des deux extrêmes.

Proudhon, « père de l'anarchie », s'inscrivait exactement dans cette idée de « troisième voie », ni vraiment communiste ni vraiment individualiste. Cette position était, par ailleurs, aussi celle adoptée par ceux que les marxistes appelleront les « socialistes utopistes », tels que Charles Fourier, Robert Owen, Saint-Simon ou encore Pierre Leroux. Ce dernier, par exemple, se montrait critique à l'égard de ce qu'il nommait « *individualisme absolu* » et « *socialisme absolu* ». Pionniers du socialisme radical, les utopistes formèrent la matrice de l'anarchisme autant que du marxisme. Ils furent cependant rapidement critiqués puis rejetés ; leur utopisme poussé à l'extrême -Fourier en est peut-être le meilleur exemple-, leurs conceptions politiques parfois étrange -beaucoup d'entre eux défendaient leurs idées notamment sur des bases religieuses-, leur rejet, assez souvent, d'un programme concret de changement politique au profit de l'établissement de communautés utopiques, ou encore leur ignorance de l'idée de la lutte de classe au profit de l'alliance avec la bourgeoisie... tous ces éléments furent lourdement critiqués par les partisans du « socialisme scientifique » -une expression provenant originellement de Proudhon, puis reprise par les marxistes-.

Il est clair que les socialistes utopistes et leurs disciples eurent une influence marquée sur Proudhon et sa pensée, bien que ce dernier cherchât activement à se démarquer. Le principe « mutuelliste », défendu par Proudhon, existait aussi sous une certaine forme dans les thèses Fouriéristes ou Owenistes - et, si le terme « mutuellisme » vient en France des canuts Lyonnais qui inspirèrent beaucoup Proudhon, aux Etats-Unis, le « *mutualism* » est mentionné pour la première fois par des utopistes owenistes, de façon complètement indépendante au mouvement ouvrier français. Les utopismes sont notables aussi pour leur préfiguration de certaines facettes de l'anarchisme ; par exemple les fouriéristes sont des acteurs très importants du socialisme coopératif, qui visait à rendre à affranchir les travailleurs par l'autogestion. Les mutuellistes owenistes comme Josiah Warren - considéré dans l'histoire de l'anarchisme américain comme un précurseur du mouvement libertaire aux Etats-Unis - expérimentent aussi très tôt avec l'idée d'échange équitable, et de « vente à prix de revient », qui sont des thématiques largement reprises par les mutuellistes proudhoniens.

Le « mutuellisme », chez Proudhon, est un principe économique clef. Il consiste en l'application du principe de *réciprocité* – traiter autrui comme l'on voudrait être traité soi-même – à l'économie, notamment l'échange, en le balançant ; en dans le politique par le remplacement des hiérarchies par la libre association, ou plutôt, par la libre coopération. Proudhon rejette le communisme qui souhaite abolir l'échange au profit de la communauté des biens ou leur rationnement par la distribution. Il rejetait aussi l'individualisme, le « laissez-faire » débridé. Comme nous le verrons, Proudhon se montrait relativement sceptique à l'égard du marché tout à fait libre.

Il entend donc réaliser le « mutuellisme » dans le marché, par le principe qu'il nomme « organisation de l'échange ». Les socialistes utopistes mettaient – à l'image, dans un certain sens, de Marx qui plaçait au niveau du processus de production le cœur de l'exploitation capitaliste – l'exergue sur la nécessité d'« organiser le travail », par la création de communautés et d'associations productives ouvrières, de phalanstères, et par le dépassement de la nécessité de l'échange.

Proudhon, quant à lui, se positionnait en faveur de la primauté de l'organisation de l'échange et de la « libération du crédit ». Pour lui, l'exploitation capitaliste prenait place dans les échanges inégaux imposés entre acteurs économiques ; entre le travailleur producteur et le travailleur consommateur il existait un certain nombre d'intermédiaires (employeurs, spéculateurs, propriétaires terriens, l'Etat...) qui tiraient sur le travail un tribut, l'« aubaine ». Il serait complexe de revenir ici de façon concise sur la nature de l'exploitation capitaliste comme elle existe dans la théorie de Proudhon ; nous garderons cependant en tête qu'elle va inspirer beaucoup le concept de « plus-value » capitaliste chez Marx, tout en étant divergente et plus englobante, en ne se limitant pas à l'exploitation du travailleur par son patron mais prenant aussi en compte les inefficiences du marché qui servent de tremplin à la spéculation.

L'« organisation de l'échange » devrait viser à la suppression des intermédiaires existant sur le marché en reliant immédiatement consommateur et producteur. Proudhon se montre ainsi très favorable aux coopératives de consommation « fermées », démocratiquement gérées, cherchant à compresser le plus possible le prix des produits et ne les vendant qu'aux adhérents de la coopérative : outre le rejet des logiques de profit pures et les économies permises par l'achat en gros, la garantie de l'écoulement des produits permise par le fonctionnement des coopératives de consommation permettait également de réaliser une garantie pour l'écoulement des produits ; cela devait rendre possible le fait de ne pas chercher à faire des marges pour amortir le coût des marchandises non vendues, comme c'est le cas dans le commerce traditionnel.

Bien sûr, ces coopératives de consommation n'étaient pas complètes sans leur pendant productif ; aussi il était nécessaire de réaliser progressivement l'autogestion des travailleurs. A l'image des fouriéristes, Proudhon souhaitait l'établissement de « banques du peuple », des banques coopératives fournissant un soutien économique au mouvement coopératif, permettant par exemple de donner un coup de pouce à l'établissement de coopératives de production autonomes. Une spécificité propre à Proudhon cependant : le « crédit gratuit », l'idée selon laquelle le crédit ne devait générer aucun profit, toujours selon les lignes de « l'organisation de l'échange ». Il était inimaginable que le simple fait de prêter de l'argent puisse être source d'enrichissement : le prêt devait redevenir un outil économique au service du bon fonctionnement de l'économie en permettant des investissements, plutôt que de mener à la spoliation des emprunteurs, de ceux vivant à crédit, des plus pauvres.

Proudhon se prononçait enfin contre les taxes indirectes sur la circulation et la consommation des produits, étant non seulement inégalitaires mais retenant également l'écoulement des marchandises.

Tout ce programme devait permettre la « constitution de la valeur » ; c'est à dire la réalisation de la vente des produits à leur juste valeur, la valeur sociale du travail. Le processus de « constitution de la valeur », une fois entrepris par les mutuellistes coopérateurs, devait être généralisé naturellement par les efforts des militants ouvriers et des forces du marché favorisant supposément le travail coopératif et les produits bon marché.

L'idée d'organisation économique défendue par le mutuellisme proudhonien est ultimement indissociable de sa vision politique. Considérant que l'anarchie consistait en le remplacement de la « sphère politique » étatique par la « sphère économique », Proudhon défendait l'idée d'un système de libre contrat et de libre association, et donc de libre échange, dans lequel coopératives de production et de consommation se fédèrent autour de banques mutuelles. Cependant, cela ne signifie pas que Proudhon était un défenseur du laissez-faire totalement dérégulé. Il ne considérait pas le marché comme nécessairement apte à se réguler seul, et estimait qu'un système de libre-marché soumis à des forces concurrentielles débridées était nécessairement instable et devait se conclure nécessairement en l'émergence de monopoles imposants leurs règles sur le marché.

Il souhaitait un « marché républicanisé », avec la fédération et l'assurance mutuelle des producteurs et des coopératives, la « garantie mutuelle du travail », et la réalisation d'une fédération démocratique des corps de métiers... dans ses travaux, Proudhon défend la valeur redistributive de l'impôt progressif et produit une critique du caractère inégalitaire de l'héritage. On peut voir ici des bases théoriques qui seront reprises par l'anarchisme collectiviste de l'Internationale anarchiste, à l'exemple de la fédération progressive de tous les travailleurs et lieux de travail, et la démocratie fédérale ouvrière.

Contrairement à une idée répandue par les marxistes, Proudhon et les mutuellistes proudhoniens ne défendaient pas l'emploi de « chèques de travail ». Il s'agit probablement d'une mauvaise interprétation du concept de « constitution de la valeur » et du projet de « Banque du Peuple » entrepris par Proudhon en 1849, dans lequel il essaya activement de réaliser ses idées de crédit gratuit et de fédération du mouvement coopératif, et dans lequel il tenta également de mettre en circulation des « bons d'échanges », comparables – peut-être – à une monnaie alternative.

La position centrale du mutuellisme – ni individualiste, ni communiste – sera reprise plusieurs fois. L'anarchiste russe Lev Tchorny, par exemple, reprend en 1906-07 dans son « anarchisme associationniste » les bases théoriques du mutuellisme de Proudhon, qu'il entend cependant moderniser en insistant sur l'importance de prendre en compte l'industrialisation progressive de la société à son époque et en rejetant sur le caractère non-révolutionnaire de Proudhon qui espérait pouvoir acter la transformation de la société sans confrontation directe violente avec les classes dominantes. Banques du peuple ou « loyer acquéreur » sont rejetés comme insuffisant pour pouvoir réellement socialiser le capital et abolir la propriété privée.

Aujourd'hui, la pensée de Proudhon a été reprise également par plusieurs tendances mutuellistes modernes, à l'exemple du « *Two gun mutualism* »¹⁶ et des « néo-proudhoniens » - ces derniers affirment cependant ne pas vouloir imposer de « systèmes », au profit d'une « réinjection » progressive de la pensée de Proudhon dans l'anarchisme contemporain.

Ces tendances sont clairement minoritaires. De fait, très rapidement après la mort de Proudhon en 1865, cette position « centriste » du mutuellisme va céder et mener à une scission entre un mutuellisme de plus en plus

¹⁶Un nom faisant référence à Pierre Leroux, qui déclarait pointer deux pistolets chargés dans deux directions contraires, l'un contre l'individualisme, l'autre contre le communisme ; et qui déclarait qu'il n'arrêterait de faire cela que quand ces deux principes, dangereux lorsque pris isolément, seraient neutralisés, fusionnés, harmonisés l'un avec l'autre.

marginalisé – jusqu'à sa récupération dans les années 1880 par les individualistes anticapitalistes américains comme ceux de l'anarchisme bostonien – et un « mutuellisme avancé » puis un anarchisme collectiviste (à partir des années 1868-69) qui, en contact avec la critique marxiste, va tendre de plus en plus vers le « pôle » communiste.

Cette scission sera développée dans le prochain numéro de notre journal ; on y verra la généalogie de l'anarchisme collectiviste puis communiste.

...

CONTACTS :

EMAIL : E.ARMAND@FEDERATION-ANARCHISTE.ORG ET EMILLE.ARMAND@PROTONMAIL.COM

FACEBOOK / INSTAGRAM : « EMILE ARMAND » OU « EANL » / « @EANL.MA »

BLOG : NI DIEU NI CESAR NI TRIBUN BLOG WORDPRESS



FIGURE 1 : COLLAGES FEMINISTES LYON



FIGURE 2 : ACTE 69 A LYON



FIGURE 3 : AFFRONTEMENTS A LA FRONTIERE GRECO-TURQUE